

MONKEY PACK FILMS ET GO FILMS PRÉSENTENT

"UN JOURNALISTE SE DOIT D'ÊTRE À L'ENDROIT EXACT
OÙ ON LUI INTERDIT D'ÊTRE." PAUL MARCHAND



NIELS SCHNEIDER VINCENT ROTTIERS ELLA RUMPF

SYMPATHIE POUR LE DIABLE

UN FILM DE GUILLAUME DE FONTENAY

INSPIRÉ DU RÉCIT « SYMPATHIE POUR LE DIABLE » DE PAUL MARCHAND SCÉNARIO GUILLAUME VIGNEAULT GUILLAUME DE FONTENAY JEAN BARBE AVEC LA COLLABORATION DE PAUL MARCHAND IMAGE PIERRE AÏM 1^{re} ASSISTANTE RÉALISATEUR VALÉRIE ARAGUES SON DOMINIQUE LACOUR SYLVAIN BELLEMARE BERNARD GARIÉPY STROBL
MONTAGE MATHILDE VAN DE MOORTELE COSTUMES CÉCILE GUIGNARD RAJOT DÉCORATRICE SANDA POPOVAC PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS JEAN-YVES ROBIN MARC STANIMIROVIC NICOLE ROBERT PASCAL BASCARON PRODUCTEURS EXÉCUTIFS LUDOVIC NAAR ADIS DJAPU MAISON DE SERVICES PRO BA / AMRA BAKSIC CAMO
UNE COPRODUCTION FRANCE CANADA MONKEY PACK FILMS GO FILMS LOGICAL PICTURES EN ASSOCIATION AVEC NEXUS FACTORY UMEDIA TITLE MEDIA UFUND AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL + ET CINÉ +

Monkey
Pack

GO
FILMS

LOGICAL
PICTURES

NEXUS
FACTORY

UN
FILM

Quebec
FILMS

TELEFILM
CANADA

LE FONDS
HAROLD
GREENBERG

Quebec
FILMS

Canada

CNC

CANAL+

CINÉ+

REZO FILMS



MONKEY PACK FILMS ET GO FILMS PRÉSENTENT

NIELS SCHNEIDER

VINCENT ROTTIERS

ELLA RUMPF

SYMPATHIE POUR LE DIABLE

UN FILM DE GUILLAUME DE FONTENAY

FRANCE/CANADA - 2019 - FORMATS : 1/33 - VISA 142 253

DURÉE 1H40

LE 27 NOVEMBRE

DISTRIBUTION

REZO FILMS

11, rue des Petites Ecuries
75010 Paris
Tél. : 01 42 46 96 10

RELATIONS PRESSE

LE PUBLIC SYSTEME CINEMA

Alexis Delage-Toriel & Agnès Leroy
adelagetoriel@lepublicsystemecinema.fr
aleroy@lepublicsystemecinema.fr
Tél. : 01 41 34 22 42

MATÉRIEL PRESSE ET PUBLICITAIRE TÉLÉCHARGEABLE
SUR WWW.REZOFILMS.COM



SYNOPSIS

Sarajevo, novembre 92, sept mois après le début du siège.
Le reporter de guerre Paul Marchand nous plonge dans les entrailles d'un conflit fratricide, sous le regard impassible de la communauté internationale. Entre son objectivité journalistique, le sentiment d'impuissance et un certain sens du devoir face à l'horreur, il prendra parti.

PRÉAMBULE

Avec plus de 2 millions de réfugiés et de déplacés, plus de 100 000 morts, la guerre de Bosnie est considérée comme le conflit le plus sanglant qu'ait connu le continent européen depuis la Seconde Guerre mondiale.

Le siège de Sarajevo est le plus long de l'histoire de la guerre moderne. Il a duré du 5 avril 1992 au 29 février 1996. Près de 12 000 personnes furent tuées et plus de 50 000 blessées dans la ville.

Pendant le siège, dans cette cuvette encerclée par plus de 800 positions serbes sur les collines avec une moyenne de 329 impacts d'obus par jour, on compte un record de 3 777 impacts d'obus le 22 juillet 1993.



CONTEXTE

Paul Marchand était un journaliste de guerre hors norme. En juin 1992, il est l'un des premiers journalistes à arriver à Sarajevo comme freelance pour les journaux, radios et télévisions francophones d'Europe et du Canada. Il a connu deux des carnages qui ont marqué cette fin de siècle : le Liban et la Bosnie. Des carnages dont l'actualité nous renvoie sans cesse l'écho de notre monde toujours en guerre : Irak, Afghanistan, Libye, Syrie...

Par ses actions étonnantes et ses articles chocs, Paul Marchand a bousculé les conventions. Devenu journaliste un peu par hasard après ses études, Marchand couvre durant huit ans la guerre à Beyrouth, puis la guerre de Bosnie et le siège de Sarajevo pendant presque deux ans. En promenant sa longue silhouette sous les obus et les balles sifflantes des tireurs embusqués, il a enfin l'impression de vivre et d'agir véritablement, d'agir et d'influencer un monde que l'indifférence calfeutre d'habitude.

« Dans un pays en guerre, les gens perdent le carcan imposé par l'éducation et les convenances, et deviennent vraiment naturels, très instinctifs, confie Paul Marchand. Mon titre traduit d'ailleurs l'ambivalence des humains, capables du meilleur comme du pire. »



Au milieu d'un demi-million de personnes prises en otages par l'armée serbe pendant près de quatre ans, le plus souvent sans eau, sans essence, sans gaz, ni électricité, il a reçu des leçons d'humilité et de solidarité, mais a aussi assisté à des actes d'une bassesse incroyable.

Pendant des mois et des mois, il a informé ses auditeurs occidentaux de la situation intenable de Sarajevo, en cherchant sans cesse de nouveaux superlatifs pour décrire l'horreur et l'innommable. Il a eu l'impression de parler à des murs. Jusqu'à ce qu'un jour, l'inutilité de son travail lui surgisse en pleine lumière.

« Avec d'autres correspondants de l'agence de presse Reuter et de CNN, nous avons cessé d'envoyer des reportages, car nous avons l'impression de nous répéter, sans ne rien provoquer que de l'apathie en Europe et aux États-Unis, souligne Marchand. »

Même si pour la première fois, les moyens techniques nous permettaient de raconter la guerre en direct, l'opinion publique n'a jamais réagi pour exiger une intervention des gouvernements.

Loin de prêcher pour une prétendue neutralité journalistique, Paul Marchand revendique au contraire le droit à la compassion et la prise de position étayée et assumée. Il acceptera très mal de voir ces hommes et ces femmes de l'enclave musulmane de Srebrenica mourir désarmés devant les Serbes, alors que les Casques bleus devaient et auraient dû les protéger.

Même si Paul Marchand avait déjà perdu toute illusion quant au prétendu pouvoir de la presse sur le déroulement des conflits, il finit par rejoindre l'esprit de l'écrivain Albert Camus quand il déclare que le journaliste est l'historien du présent.

Marchand faisait partie d'une petite famille professionnelle très sélecte, à la fois éclatée et unie, de journalistes en poste à Sarajevo.

Parce que les correspondants de guerre vivent ensemble, ici ou là, partout, loin des rédactions et des familles, parce que les vies sont parfois en danger, ils s'accrochent les uns aux autres. Ils étaient des princes au sein d'un clan où l'on se juge certes pour ses qualités journalistiques, mais aussi pour son courage, sa camaraderie et sa flamboyance.*

Paul Marchand remporte le Prix spécial du jury du concours international des correspondants de guerre de Bayeux-Calvados en 1994.

Paul Marchand s'est enlevé la vie le 21 juin 2009.





ENTRETIEN AVEC GUILLAUME DE FONTENAY

ORIGINE DU FILM

J'ai été profondément choqué par notre apathie collective face à cette guerre et à ce siège médiéval aux portes de l'Europe. Cette injustice patente, ce conflit avec son cortège d'horreurs, m'a marqué au fer rouge.

J'ai connu Paul Marchand au travers du journal de Radio-Canada où il était correspondant de guerre freelance depuis Beyrouth et ensuite en poste à Sarajevo à partir de 92.

C'est en 97 que j'ai lu *Sympathie pour le diable*. Un livre coup-de-poing, un cri du cœur, une litanie sur la guerre, la mort et son expérience de correspondant de guerre après ce conflit.

À l'époque, je faisais du théâtre et je voulais monter un spectacle composé d'une chaise posée sur des gravats, avec Paul assis, seul au milieu de la scène devant un mur de moniteurs télé où auraient été diffusées les images de presse du conflit, récitant un monologue sur la guerre tiré de son livre. Mais je n'ai pas eu le courage d'aller voir Paul à l'époque et petit à petit m'est venue l'idée de faire ce film.

PAUL MARCHAND

Provocateur aimant les prises de risques, il avait écrit sur sa voiture à l'attention des snipers « Morituri te saluant » et « Don't waste your bullet, I'm immortal ». Par sa personnalité extrême, Paul était naturellement un personnage de film.

J'ai fini par aller le rencontrer en 2006 à Sens où il habitait. Il est venu me chercher à la gare, cigare au bec, son bras et sa main rapiécée. On est partis chercher sa fille à l'école, puis on a discuté toute la nuit. Ça a été une rencontre très forte. Il est devenu un ami cher et c'est une des intelligences les plus vives que j'ai rencontrée. À la base, c'était un homme blessé. En 2008, quelques mois avant son suicide, il m'a dit en pleurant qu'il était fini, qu'il avait marché sur des terres contaminées et qu'il n'était plus apte à vivre. Des reporters de guerre m'ont dit que s'ils étaient sur le terrain, c'est parce qu'ils avaient des blessures à colmater. Être témoin de souffrances plus grandes leur permet, dans une certaine mesure, de prendre de la distance avec les leurs.

Paul a quitté Amiens pour Paris, puis Beyrouth où il a commencé à apprendre le métier de reporter aux côtés de Roger Auque. Il était avec lui quand Auque a été pris en otage. Paul était l'un des rares reporters étrangers à avoir habité du côté musulman. Une expérience qui lui donnera une longueur d'avance à Sarajevo.

Aux funérailles de Paul en juin 2009, j'ai eu le privilège de rencontrer presque tous les journalistes avec qui il était à Sarajevo. Selon tous les témoignages, Paul se comportait de manière souvent dingue à Sarajevo, il était radical, entier, tête brûlée. Mais je n'ai pas voulu en faire un super-héros.

Dans le film, je montre certains de ses comportements pas toujours irréprochables. Paul avait des défauts, mais aussi beaucoup de qualités : c'était un homme de cœur, généreux, courageux, profondément investi dans son métier et ses engagements. Il avait une sympathie pour le diable parce qu'en enfer, les gens sortent du cadre social habituel. En enfer, il n'y a plus de codes sociaux, tout se vit dans l'immédiat, sans lendemain, à chaque instant. Paul carburait à cette adrénaline.

Sans son étroite collaboration, jamais nous n'aurions pu écrire ce film avec Guillaume Vigneault et Jean Barbe.

LE JOURNALISME EN TEMPS DE GUERRE

Non, je n'ai pas voulu prendre de position tranchée, donner raison à Paul ou tort aux journalistes "classiques". J'ai voulu éviter le piège d'une prise de position forcément réductrice. Il y a le journalisme avec des journalistes vedettes qui parle au plus grand nombre, le journalisme d'analyses rigoureuses et objectives, et les éditoriaux comme Paul qui ne cachait pas leurs positions personnelles. Je pense que chacun a sa façon de faire et que les différents angles apportent différentes lumières sur les événements.

Quand on voit aujourd'hui qu'un Khashoggi se fait assassiner dans sa propre ambassade, que des chefs d'État font tuer des journalistes, que Trump



s'obstine à parler de « fake news », comment penser que des voix comme celles de Paul n'avaient pas et n'ont pas leur place ? Malgré sa radicalité, Paul avait raison sur beaucoup de points, comme sur le fait que la communauté internationale et l'ONU auraient dû intervenir beaucoup plus tôt. Les Sarajéviens taguaient les murs de « Welcome to Hell » et de « UN, United Nothing ».

Petit à petit la colère a gagné Paul. Il est sorti lentement de sa « neutralité journalistique ». Ils ont donné leur sang, transporté des blessés et éventuellement fait passer des gens et des armes, comme certains Casques bleus d'ailleurs.

Son « Ciao brother ! » est une façon de privilégier l'humain avant le statut.

UTILITÉ DU JOURNALISME FACE À LA BRUTALITÉ DE LA GUERRE

La première victime de la guerre, c'est la vérité. Pour les photographes de guerre, c'est priorité à la photo. D'abord la photo, parce que s'il n'y a pas de photo, il n'y a pas de témoin. Comme ces photographes, Paul aimait aller vers les zones les plus dangereuses pour rapporter le meilleur reportage possible. Il allait sur le terrain pour voir de ses yeux. Parce que pour Paul, un journaliste se doit d'être à l'endroit exact où on lui interdit d'être. Paul était un témoin de l'horreur et il s'est astreint à ce boulot de façon rigoureuse. Dans le film, je ne tranche pas, je montre toutes les manières de faire : le photographe qui prend ses photos plutôt que d'aider une femme en souffrance, Paul qui s'engage jusqu'au point de faire le passeur d'armes en contrebande ou qui soudoie les soldats serbes avec des pizzas.

Un journaliste m'a dit que Paul avait tort de transgresser la ligne parce que ça faisait de tous les journalistes des cibles ; selon lui, les journalistes devaient

faire comme la Croix Rouge, rester neutres. Sauf que la Croix Rouge et l'ONU aussi passaient des deals avec un camp ou l'autre. Des deals absurdes comme amener du contingent frais en échange de pouvoir rapatrier des blessés à l'hôpital. La question, c'est jusqu'où est-on propre et blanc dans un monde en guerre ? Comment un journaliste réussit à interviewer un dirigeant qui est en train de massacrer des innocents ? Ce sont des positions très complexes. Et un journaliste peut éventuellement être obligé de le faire pour aller au cœur de l'information, un dirigeant est obligé de le faire pour maintenir le dialogue et pour faire avancer les choses.

SARAJEVO, VILLE COSMOPOLITE

À Sarajevo, la population avant le conflit comptait 44 % de musulmans, 31 % de Serbes, 17 % de Croates, 5,5 % de Yougoslaves et 2,2 % d'Albanais, Roms et de Juifs formant une mosaïque où les populations de toutes les nationalités et de différentes obédiences se mélangeaient. Pourquoi cette ville a-t-elle été stigmatisée comme ville musulmane alors qu'elle était cosmopolite ?

En cette période sombre où les musulmans sont trop souvent montrés du doigt, alors qu'aux États-Unis, les attentats les plus meurtriers sont le fait de blancs d'extrême droite, je trouvais intéressant de faire un film sur un endroit où les musulmans ne sont pas des extrémistes et ont le même aspect extérieur que les Serbes ou Croates. Ils n'étaient pas plus religieux à l'époque, que nous ne le sommes chez nous. Mais par notre inaction nous avons laissé d'autres pays attiser une identité musulmane plus radicale au détriment du multiculturalisme, de l'éducation et de la culture. C'est une grave erreur.

ÉVITER LE MANICHÉISME

Oui, c'était essentiel de ne pas tomber dans une approche manichéenne. Boba est Serbe, mais opposée à la politique de Milosevic, Karadzic et Mladic. Il ne faut pas oublier que le tiers de la population de Sarajevo était serbe ! 100 000 Serbes se faisaient tirer dessus par l'armée serbe, ce qui paraît fou. Quand je montre l'offensive avec des étudiants qui ont perdu la vie, certains ont été très critiques vis-à-vis de l'armée bosniaque, car de jeunes adultes inexpérimentés sont morts. Est-ce que les Bosniaques avaient besoin de sang pour soulever l'effroi de la communauté internationale et faire avancer leur cause auprès des tables de négociations internationales ?

Côté serbe, le film fait la distinction entre ceux qui obéissent aux ordres et les Tchechniks qui étaient des ordures et qui ont violé des femmes par milliers. Mais même sans être manichéen, ce siège était ignoble. Il y avait en moyenne dix morts sarajéviens par jour, dont des enfants, sans oublier tous les blessés, estropiés et handicapés à vie. C'est une personne sur sept qui a été directement touchée. Il n'y a pas une famille qui n'a pas été touchée de près ou de loin par ce massacre.

REPRÉSENTER LA VIOLENCE

C'était très important pour moi de raconter cette histoire avec humilité, fidélité et une certaine pudeur. Je montre la dureté de cette guerre, mais aussi des scènes plus légères comme celle où Boba apporte des fruits et légumes à ses amis, ou quand les journalistes jouent au foot dans le Holiday Inn.

Je n'ai pas voulu embellir la guerre, j'ai refusé de tourner en 16/9 ou en 2/35. En 4/3, l'image a le cadre des caméras télés de l'époque, elle est plus brutale, plus claustrophobique. J'ai voulu rendre le film le plus sensoriel et le plus immersif possible, à la fois radical et humain. La lumière est désaturée, parce que c'est la lumière de Sarajevo en hiver : de la brume et peu de couleurs. Je voulais un film à la fois cru et pudique, je n'ai pas insisté sur le sang qui coule, mais le film est violent quand il le faut. Tout est filmé caméra à l'épaule, dans le sillage de Paul, sans champs-contrechamps classiques. J'ai voulu suivre Paul sciemment, qu'il nous précède tout le temps.

Les photographes de guerre m'ont dit qu'ils travaillaient toujours en courtes focales pour être proches du sujet, pour éviter le regard distant et lointain. J'ai essayé d'être fidèle à ce principe. Pierre Aïm, directeur de la photo, a fait un travail de cadrage extraordinaire, alors qu'on était le plus souvent en mouvement, comme Paul l'était pour éviter d'être une cible facile.





LES ACTEURS

Les acteurs sont tous arrivés en amont du tournage à Sarajevo et ils ont tous été touchés par la ville, par son histoire et par ses habitants.

Niels Schneider s'est imposé immédiatement. Il a le charisme et le côté dandy de Paul. Mais il a aussi vécu des événements durs dans sa vie. Et c'est cette fêlure qui était le plus important et le plus touchant pour moi. Niels s'est investi de façon exceptionnelle dans ce rôle. Il a travaillé sa diction pour retrouver l'énergie de Paul, ses mouvements de mains, ses regards... Il a maigri, il a travaillé cet état d'hypervigilance. Il a observé des extraits télévisés de Paul, il a écouté ses reportages radio pour retrouver la musicalité de son phrasé. Il a réussi à retrouver ses masques et rendre palpable sa fragilité. Ça été un coup de cœur mutuel très fort.

Vincent Rottiers est un acteur physique extraordinaire, très instinctif. Il est sanguin, dès que la caméra était en marche, c'était bon, il était dedans, hallucinant de présence. Il a une grande intelligence émotionnelle, il ressent les choses dans leur profondeur. Vincent a été coaché par Paul Lowe, grand photographe de guerre, qui lui a dit « cet appareil photo tu le protèges, c'est ta vie quand tu pars sur le terrain ».

Ella Rumpf est venue à Sarajevo un mois et demi avant le début du tournage pour apprendre le serbo-croate, pour prendre le pouls de la ville et passer du temps avec la vraie Boba Lizdek et sa coach. Tout de suite, ça a bien fonctionné entre elles, elles sont devenues très copines. J'ai vu beaucoup d'actrices locales pour le rôle et Ella s'est détachée du lot par sa personnalité affirmée et par la mélancolie de son regard. Ella aussi est une déracinée, à la fois française, Suisse-Allemande, elle vit à Berlin... Sa facilité pour les langues lui a beaucoup servi. Elle est étonnante d'intelligence, de sensibilité et elle a été extrêmement généreuse tout au long du tournage.

Arieh Worthalter aussi s'est imprégné de Sarajevo. Il a eu un coach pour parfaire son américain, il s'est totalement investi dans le rôle de Ken, il a échangé avec beaucoup de journalistes. C'est un acteur très mûr, d'une grande richesse et d'une grande générosité. Il a été comme dans le film, une sorte de référent par son calme et son engagement à défendre cette histoire avec eux.

Notre équipe bosnienne aussi a été extraordinaire, investie à fond avec peu de moyens. Sanda Popovac a fait un travail absolument exceptionnel au décor, ainsi que Timka Grin au casting avec tous les seconds rôles car le moindre figurant devait être crédible. C'est comme un tableau, le fond doit être juste sinon le tableau ne tient pas. Adnan Omerovic qui joue Marko, l'un des jeunes sarajéviens est un ex-toxico, il a les mains qui tremblent. Voir ce corps maigre, cette intelligence mêlée à cette rage intérieure, c'était très touchant.

TOURNER À SARAJEVO

On a tourné l'hiver, dans des conditions difficiles. Il faut nous imaginer, Pierre Aïm sur la banquette arrière, Romain Perset, son formidable assistant dans le coffre, Niels, Vincent et Ella, tous entassés dans la Ford déglinguée, avec le froid, la fumée de cigare...

La grande majorité de l'équipe était bosnienne et a vécu cette guerre. Nous avons embrassé cette histoire, cette ville, et l'équipe sarajévienne nous l'a rendue au centuple. Oui, il y avait peut-être un peu de méfiance au départ, mais je pense qu'on a su démontrer très vite l'intégrité de notre démarche aux locaux. Nous n'avons pas débarqué en touristes ou en voyeurs. Beaucoup de Sarajéviens, notamment certains qui ont collaboré au film, ont connu Paul. Ce conflit a laissé des traces évidentes et profondes. Les gens là-bas ont un sens de l'humour très particulier, un peu noir, ils ne glissent jamais dans l'auto-apitoiement. Ils ont une capacité de résilience exceptionnelle, alors qu'ils ont vécu une injustice effroyable. Aujourd'hui, il y a un taux de chômage très élevé, et pour toutes ces raisons, c'était très important pour moi d'aller tourner à Sarajevo. On aurait pu tourner ailleurs, mais je voulais rendre quelque chose à Sarajevo. Heureusement, la vraie Boba m'a soutenu depuis la mort de Paul et m'a aidé pendant toute la préparation et le tournage.

LE RÊVE D'UN MONDE MEILLEUR

Cette phrase que Paul a écrite, que Niels récite à la fin du film : “le rêve d'un monde meilleur, même si le rêve est obscène et turbulent”, est bouleversante de finesse et de justesse. Paul écrivait de façon exceptionnelle, Manuel Carcassonne qui l'a publié chez Grasset et bientôt chez Stock en a toujours apprécié le verbe. Il a beaucoup soutenu Paul jusqu'à la fin.

Paul n'était pas un héros, plutôt un Icare dans son ascension comme dans sa chute.

L'autre phrase de Paul qui résonne très fort en moi, c'est “putain on n'est pas ici pour parler de nous, on est ici pour parler d'eux, merde !”. Ça reflète bien l'état d'esprit de Paul.

En faisant ce film, j'espère raviver une réflexion sur ce conflit, par ricochet sur les différents conflits actuels, sur notre apathie collective et sur ce métier extraordinaire sans lequel nous ne pourrions voir ce que le monde nous cache.



LISTE ARTISTIQUE

PAUL	NIELS SCHNEIDER
BOBA	ELLA RUMPF
VINCENT	VINCENT ROTTIERS
PHILIPPE	CLÉMENT MÉTAYER
KEN DOYLE	ARIEH WORTHALTER
LOUISE BAKER	ELISA LASOWSKI
UN COMMANDANT	LUC VAN GRUNDERBEECK
LUIS	DIEGO MARTIN
JOURNALISTE ANGLAIS	MARK IRONS
JOURNALISTE AMÉRICAIN	EMIR PASANOVIC
INTERVENANT CROIX ROUGE BELGIQUE	QUENTIN MARTEAU
MARKO	ADNAN OMERIVC
DUSAN	IZUDIN BAJROVIC
YASMINA	MIA PETRICEVIC
JOVAN	MARIO KNEZOVIC
SOLDAT UKRAINIEN 1	LUKAS DE WOLF
SOLDAT UKRAINIEN 2	JÉRÉMY PETRUS
SOLDAT FRANÇAIS	TOUSSAINT COLOMBANI
UN LIEUTENANT	MARTIN SWABEY
CAPITAINE SERBE	DAVOR GOLUBOVIC
SNIPER TCHETNIK	ALDIN TUCIC
SNIPER TCHETNIK	MIRSAD IBISEVIC
FEMME À LA POMME	EJLA BAVCIC
RÉCEPTIONNISTE HOLIDAY INN	MAJA ZECO
JOURNALISTE FRANÇAIS	LUDOVIC NAAR
JOURNALISTE ABC	ALBAN UKAJ

LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE	GUILLAUME DE FONTENAY
SCÉNARIO	GUILLAUME VIGNEAULT
	GUILLAUME DE FONTENAY
	JEAN BARBE
AVEC LA COLLABORATION DE	PAUL MARCHAND
INSPIRÉ DU RÉCIT DE	PAUL MARCHAND,
	<i>SYMPATHIE POUR LE DIABLE</i>
IMAGE	PIERRE AÏM
MONTAGE	MATHILDE VAN DE MOORTEL
DÉCORATRICE	SANDA POPOVAC
SON	DOMINIQUE LACOUR
	SYLVAIN BELLEMARE
	BERNARD GARIÉPY STROBL
CASTING	ANTOINETTE BOULAT
1 ^{ÈRE} ASSISTANTE RÉALISATRICE	VALÉRIE ARAGUES
SCRIPTÉ	ÉMILIE-JANE TORRENS
COSTUMES	CÉLINE GUIGNARD RAJOT
	SANJA DZEBA
MAQUILLAGE/COIFFURE	MICHEL VAUTIER
MAQUILLAGE SFX	GUILLAUME CASTAGNÉ
PRODUIT PAR	JEAN-YVES ROBIN
	MARC STANIMIROVIC
PRODUIT PAR	NICOLE ROBERT
	PASCAL BASCARON
COPRODUCTEURS	SYLVAIN GOLDBERG
	SERGE DE POUQUES
	GILLES DAOUST
	CATHERINE DUMONCEAUX
	NADIA KHAMLICH
	GILLES WATERKEN
	FRÉDÉRIC FIORE
	TIM BELDA
PRODUCTEUR EXÉCUTIF	LUDOVIC NAAR
DISTRIBUTION	REZO FILMS